Initiation à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'âge moderne

Sylvio De Franceschi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1194>

DOI : 10.4000/ashp.1194

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 221-224

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Sylvio De Franceschi, « Initiation à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'âge moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 27 juillet 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1194> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1194>

INITIATION À L'HISTOIRE DES IDÉES POLITIQUES ET THÉOLOGICO-POLITIQUES DANS L'EUROPE DE L'ÂGE MODERNE

Maître de conférences : M. Sylvio DE FRANCESCHI

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Introduction à l'histoire des idées politiques et théologico-politiques dans l'Europe de l'âge moderne : questions de méthode et d'historiographie.* — II. *Magistère romain et orthodoxie doctrinale : la question thomiste dans la querelle de la grâce.*

Au cours de l'année 2009-2010, le maître de conférences a poursuivi des travaux précédemment entamés. Il a consacré une partie de son enseignement à des conférences de méthode et d'historiographie relatives à l'histoire des idées politiques et théologiques de l'époque moderne. L'autre partie a permis de poursuivre l'étude des rapports entre thomisme et jansénisme à l'époque moderne.

On a notamment essayé de montrer comment l'ardeur avec laquelle les jansénistes avaient recherché l'appui des thomistes avait fini par compromettre l'ordre de Saint-Dominique en le faisant soupçonner de verser dans le jansénisme. Écrivant le 20 mars 1742 au cardinal Pierre Guérin de Tencin (1680-1758), ambassadeur de France à Rome, le cardinal Fleury, principal ministre de Louis XV, ne craignait pas d'affirmer :

Il est fort à craindre que l'ordre des Dominicains, qui a tant fait honneur à l'Église avant d'avoir adopté la prémotion physique inconnue à saint Thomas, ne franchisse aisément les limites qui la séparent du jansénisme par des mots seulement qui ne signifient rien¹.

Dans une dépêche de juillet 1742, également adressée à Tencin, Fleury insistait de nouveau sur la proximité doctrinale qui s'était établie entre augustiniens et thomistes :

Les principes des Jansénistes et des Dominicains ont quelque chose de si approchant qu'on peut dire d'eux comme de la mort : *uno eodemque puncto diuidentur*².

Le sort des disciples de Jansénius semblait depuis longtemps inextricablement lié à celui de l'École de saint Thomas, ainsi qu'en témoignent les discussions qui ont eu lieu autour de l'attitude du jésuite Guillaume Daubenton (1648-1723), confesseur de Philippe V d'Espagne. Ami de Fénelon et chef de la maison française du nouveau souverain espagnol, le marquis Charles-Auguste d'Allonville de Louville (1664-1731) avait signalé au duc Paul de Beauvillier (1648-1714), gouverneur du duc de Bourgogne, l'excessif ascendant qu'exerçait le P. Daubenton sur son royal pénitent.

1. Fleury à Tencin, s. l., 20 mars 1742, *Mémoires du président Hénault*, Paris, 1855, p. 299.

2. Fleury à Tencin, s. l., juillet 1742, *ibid.*, p. 300.

Le 25 septembre 1703, le duc de Beauvillier envoyait au marquis de Louville une dépêche qui manifestait ses plus vives inquiétudes – favorable à l'idée d'un renvoi du jésuite, le duc de Beauvillier craignait que l'affaire ne profitât à l'ordre de Saint-Dominique :

Je tremble que l'on ne rende le confessionnal aux Jacobins ou aux Dominicains, et que le parti janséniste, si redoutable et si fort dans les Pays-Bas, ne vienne, par ce moyen, à triompher. Pesez donc toutes choses, et prouvez-moi qu'il faut, que je dois sacrifier le P. d'Aubenton, et je le ferai¹.

Le duc de Beauvillier informait le marquis de Louville que depuis Rome, Antonin Cloche, maître général de l'ordre de Saint-Dominique, guettait avidement la place de confesseur de Philippe V pour l'un de ses religieux et qu'il avait déjà dû parvenir à ses fins si, en octobre 1701, la maladie subite du duc Henri d'Harcourt (1654-1718), ambassadeur extraordinaire de France en Espagne, n'avait fait obstacle à ses sombres desseins. Le duc de Beauvillier déclarait franchement que les jansénistes espéraient beaucoup de l'autorité de maître Cloche – il ajoutait prudemment :

Je ne dis pas, pour cela, que tous les dominicains soient jansénistes. Vous savez que les jansénistes se disent à présent simples thomistes, et que, pendant qu'ils cachent ainsi leurs vrais sentiments, ils abandonnent, en apparence, M. Pascal, qui tourne les thomistes en ridicule dans ses *Provinciales*, mais il n'est que trop certain que plusieurs dominicains, de simples thomistes, sont entrés dans les vrais sentiments des jansénistes².

On considérait couramment au xviii^e siècle que les augustinien avaient renié l'antithomisme prétendument avéré des deux premières *Provinciales* pour se faire apparemment thomistes. Dans sa monumentale *Histoire de l'Église* (1778-1790), l'ancien jésuite – la Compagnie de Jésus avait été autoritairement supprimée en 1773 – Antoine-Henri de Bérault-Bercastel (1722-1794) fustigeait ce qu'il tenait pour un condamnable opportunisme des jansénistes :

Il est visible qu'Arnauld et sa troupe ont voulu se couvrir du manteau d'une école respectable quand ils ont avancé qu'ils ne s'écartaient point du sentiment des thomistes. Lemos, Alvarès et tous les vrais thomistes établissent une grâce aussi générale que l'est la lumière pour tous les hommes, un secours vraiment suffisant, quoiqu'inefficace, au lieu que les jansénistes tournent ce secours en dérision et parlent du thomisme avec le dernier mépris quand il ne leur importe pas de faire autrement. Témoin Pascal, qui insulte en tant de manières aux dominicains sur leur grâce suffisante, et des sarcasmes duquel il résulte en substance que cette grâce est une pure sottise³.

Les deux premières Petites Lettres étaient seules mentionnées : elles seules exprimaient pour la postérité antijanséniste les véritables sentiments des augustinien à l'égard de la théologie des thomistes.

On ne pouvait toutefois manquer de s'interroger sur la valeur à accorder aux protestations philothomistes de la 18^e *Provinciale*. Au xix^e siècle, on a souvent estimé

1. Beauvillier à Louville, s. l., 25 septembre 1703, *Mémoires secrets sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne extraits de la correspondance du marquis de Louville*, t. II, Paris, 1818, p. 114.

2. *Ibid.*, p. 114-115.

3. A.-H. de Bérault-Bercastel, *Histoire de l'Église*, t. XI, Toulouse, 1809, l. LXXVII, p. 395-396.

qu'il s'agissait là d'une preuve indiscutable de l'incompétence de Pascal dans les matières théologiques. Ainsi l'*Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus* (1844-1846) de Jacques Crétineau-Joly (1803-1875), un publiciste légitimiste et anti-libéral qui avait renoncé à sa vocation ecclésiastique après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, tentait-elle de défendre les jésuites en soulignant leur respect des enseignements thomasiens :

Être Thomiste ou disciple de saint Thomas n'est pas la même chose, et de ce que les Jésuites ont rejeté la prédétermination physique, il ne s'ensuit pas qu'ils aient abandonné saint Thomas¹.

Pour Crétineau-Joly, Pascal s'était contredit; il avait été manipulé par un entourage qui lui avait fourni des textes tronqués et infidèlement reproduits. Les Petites Lettres tombaient sous le coup d'un jugement lapidaire :

Les *Provinciales* sont aujourd'hui, comme le *Tartufe*, une œuvre qu'on applaudit de confiance et qui pénètre d'un ennui plein d'admiration tous ceux qui croient devoir à leurs préjugés contre les Jésuites une lecture attentive de ces deux ouvrages².

Une même hostilité se trouvait dans l'*Encyclopédie théologique* publiée entre 1844 et 1873 par l'abbé Jacques-Paul Migne (1800-1875)³. L'article consacré à Pascal n'y allait pas par quatre chemins :

L'auteur des *Provinciales* était un bel esprit, grand mathématicien, bon physicien, mais très ignorant en matière de théologie, et logicien si pitoyable qu'il se contredisait sans s'en apercevoir. Par exemple, dans ses premières *Lettres*, il regarde les thomistes comme ses grands adversaires sur les matières de la grâce. Cependant, dans sa dernière *Lettre*, il soutient que les jansénistes sont, sur la grâce, du sentiment des thomistes. Y a-t-il contradiction plus sensible et plus palpable⁴?

Dans son article consacré à Noël de La Lane, l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne n'était pas plus indulgente :

Comment donc les jansénistes osent-ils dire qu'ils sont unis aux thomistes sur la grâce efficace par elle-même⁵?

Comme il s'agissait de démontrer, contre les thèses de La Lane, que les augustiniens étaient bel et bien antithomistes, la référence à la 18^e *Provinciale* était escamotée tandis que l'on exhumait derechef les seules deux premières Petites Lettres :

Pascal dans sa première lettre se moque du *pouvoir prochain*; dans la seconde, il attaque directement la grâce suffisante et l'opinion des thomistes sur ce sujet. Ainsi l'exclusion

1. J.-A.-M. Crétineau-Joly, *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus composée sur les documents inédits et authentiques*, 3^e éd., 6 vol., Paris - Lyon, 1851, t. III, c. I, p. 16.
2. *Ibid.*, t. IV, c. I, p. 41.
3. Sur l'*Encyclopédie théologique* de Migne, voir *La science catholique. L'Encyclopédie théologique de Migne (1844-1873) entre apologétique et vulgarisation*, dir. C. Langlois et Fr. Laplanche, Paris, 1992.
4. J.-P. Migne, *Encyclopédie théologique ou série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse offrant en français la plus claire, la plus facile, la plus commode, la plus variée et la plus complète des théologies*, t. XII, Paris, 1853, art. « Pascal », coll. 744-745.
5. *Ibid.*, art. « Lalane, Noël de », coll. 597.

de la grâce suffisante étant d'un côté comme le fondement des cinq Propositions, et d'autre part, les thomistes admettant une grâce suffisante qui donne le pouvoir prochain ou dégagé de faire le bien ou d'éviter le mal, la différence entre eux est sensible et palpable¹.

L'*Encyclopédie théologique* pouvait bruyamment conclure qu'il était impossible aux jansénistes de prétendre convenir avec les thomistes sur les matières de la grâce :

C'est donc une insigne mauvaise foi d'avoir forgé une union, une concorde, une parfaite intelligence entre l'École de saint Thomas et la secte jansénienne².

Parce qu'elle avait négligé de revenir sur le détail des événements qui ont précédé et suivi la campagne des *Provinciales*, la critique a longtemps, et presque généralement, tenu que les deux premières Petites Lettres étaient antithomistes, et que le philothomisme de la 18^e *Provinciale* constituait un revirement ou une rétractation – c'était méconnaître l'ampleur et la durée de la stratégie polémique inaugurée par les jansénistes au moment où il s'agissait de plaider en cour de Rome la cause de l'*Augustinus* à la veille de la fulmination de la Bulle *Cum occasione*. Pour Arnauld et son entourage, le thomisme est très tôt apparu comme un refuge assuré d'orthodoxie face aux attaques qu'ils subissaient de la part des molinistes, et les deux premières *Provinciales* se placent sans ambiguïté dans le prolongement d'une tactique désormais pleinement éprouvée. Pascal n'attaque pas les thomistes, ni le thomisme ; sa seule cible, ce sont les « nouveaux Thomistes », soit le P. Nicolaï et ses dominicains ralliés, soit encore des thomistes qui votent la censure d'Arnauld avec les molinistes au mépris du respect qu'ils doivent pourtant à la doctrine de l'Aquinat. Encore s'agit-il, dans la 1^{re} et la 2^e *Provinciales*, d'une cible traitée somme toute avec relative bienveillance. La grande « nouveauté » du « nouveau Thomisme » n'est pas essentiellement de doctrine, mais de posture partisane : ce qui est « nouveau » chez les « nouveaux Thomistes », c'est que des thomistes s'allient avec les disciples de Molina. En réalité, il n'y a même pas chez Pascal, contrairement aux apparences, de mise en cause théologique du thomisme des « nouveaux Thomistes », puisque, ainsi qu'il l'écrit lui-même, il ne s'agit que d'une querelle de mots. Les jansénistes l'avaient d'ailleurs assez dit dès avant 1653 à propos de la grâce suffisante : leur différence avec les thomistes était sur le nom, non sur la chose. De parler même d'une contradiction entre les deux premières *Provinciales* et le ralliement esquissé par la 18^e Petite Lettre avec le « nouveau Thomisme » est du coup impossible. Les deux premières *Provinciales* constituent en fait une sommation ; elles sont un sévère rappel à l'ordre adressé aux dominicains qui méconnaissent la parfaite conformité thomiste du jansénisme arnaldien. De 1656 à 1663, les jansénistes ont fait assaut de thomisme orthodoxe, reconnaissant la validité des thèses alvaristes. La cohérence de la tactique polémique mise en œuvre est trop évidente pour être ignorée, et les 1^{re} et 2^e *Provinciales* ne pouvaient en être exceptées qu'au prix d'un contresens gravissime d'interprétation.

1. *Ibid.*, loc. cit., coll. 599.

2. *Ibid.*, loc. cit., coll. 600.